

# **Valentin Brieuc**

*Henri Lacombe*

[www.hlacombe.com](http://www.hlacombe.com)



## **Beltranne**

En ce matin de début du printemps 1851, elle était sortie de la ferme de son père, le sourire aux lèvres, car elle savait qu'elle allait, comme à son habitude, avoir droit aux regards envieux des gars du village. Elle savait aussi que le naïf Octave Briec viendrait la courtoiser avec toute la maladresse dont il était capable, au point de la faire rire aux éclats.

Beltran avait observé sa fille se préparer avec le sourire en coin. Elle s'était parée de sa plus belle robe, avait rassemblé ses cheveux en un chignon qu'elle avait attaché avec un magnifique ruban rouge comme la couleur de ses lèvres. Elle chantonnait en se regardant dans son miroir, la jolie demoiselle, pendant que son père lui répétait qu'elle ne devrait pas tarder, car il disait qu'un gendre lui serait d'une aide précieuse. « Octave est parfait, tu le connais depuis que vous êtes au berceau. Il n'est pas bien intelligent, je te l'accorde, mais il héritera d'une grande exploitation qui viendra se joindre à celle que je te laisserai à ma mort. Bientôt »

La midinette, le sourire aux lèvres, se retourne vers l'auteur de ses jours, les yeux pétillants de malice. Elle s'approche et lui dépose un tendre baiser en lui assurant qu'il vivra encore de nombreuses années au point qu'il assistera, pour sûr, au mariage de ses petits-enfants.

« Tu peux rire, ma fille, je sens bien que ma vie ne tient que par un fil. Je ne suis plus aussi vaillant qu'autrefois. Le travail aux champs devient difficile et pénible. Mes os vont finir par se casser, mes muscles vont fondre au soleil et mes pauvres articulations commencent déjà à gémir quand je suis depuis trop longtemps au labeur. Je t'assure qu'il est grand temps de préparer tes épousailles. »

Beltran était veuf depuis plus de dix ans, après que sa Valentine avait eu sa santé affaiblie par un hiver trop rude. Elle était partie au bourg, un matin, comme à l'accoutumée, pour faire les courses de la semaine. Elle n'avait jamais eu la grande forme cette pauvre Valentine. Beltran la voit encore, chaudement couverte, monter sur la carriole en hésitant. Elle s'était retournée vers lui qui

s'en allait donner la main au maréchal-ferrant, son ami, qui croulait sous le travail. Elle s'était saisie de la bride du vieux Vaillant, le cheval, et l'avait encouragé à prendre le chemin du village.

« Sur son visage, un triste sourire était dessiné. C'est l'unique image que je garderai de ta mère avant qu'elle nous quitte. J'ai vu l'attelage s'éloigner doucement sans que je sache, à ce moment-là, que c'était la dernière fois que je lui avais parlé. »

Beltran laissait couler quelques larmes alors que son enfant, le sourire compatissant sur les lèvres, prit place à côté du vieil agriculteur « Mais je la connais par cœur cette histoire, papa. Maman est tombée dans le ruisseau gelé en même temps que Vaillant. Tous les deux sont morts dans cet accident. C'était le destin. »

Dès lors, le paysan avait élevé sa fille seul, qui n'avait que six ans et comme sa défunte mère, une santé très fragile.

C'est sans doute aussi la raison pour laquelle il la poussait régulièrement à se marier et à avoir des petits au plus vite.

« Tu dois fonder une famille, trouver un homme à aimer et qui t'aimera. » Beltran se

tut quelques secondes avant de reprendre « Et qui te donnera de beaux enfants, ça j'y tiens ! Pour qu'ils continuent mon travail à la ferme. C'est important, tu sais, la succession d'une vie de labeur ! »

Beltranne était prête. Elle venait de se parfumer légèrement, juste de quoi aguicher un peu la gent masculine, quand elle déposa à nouveau un baiser tendre à son père en lui rappelant qu'elle était consciente de tout cela, mais que pour le moment elle vivait sa vie de jeune fille avant d'avoir à affronter celle de femme d'agriculteur.

Elle avait à peine franchi le seuil de la maison qu'il ne put s'empêcher de lui lancer « Penses-y, ma fille, être une demoiselle ne dure pas et n'apporte rien à un paysan. Tu dois devenir une épouse et rapidement une mère de famille ! Et il te faut des enfants aussi, n'oublie pas Beltranne, des fils ! »

De loin, elle fit un signe amical de la main, s'assit sur sa bicyclette spécialement étudiée pour les femmes et se dirigea vers le village, à la rencontre de son destin.

Octave Briec était fils unique, du moins depuis que son jumeau Albert était décédé d'une maladie qui l'avait laissé alité pendant plusieurs semaines, haletant et toussant à longueur de journée. Il mourut dans un dernier rôle de souffrances, à l'aube de ses quinze ans.

Le jeune Octave, eut tant de mal à se remettre de la disparition de son frère, qu'il se laissa aller à la dérive au point que Beltranne en eut rapidement de la pitié. Elle lui rendit visite de nombreuses fois pour le consoler. Ils échangèrent des sentiments si forts qu'ils surent que leur vie ne pouvait être que liée à tout jamais.

En retour des bonnes dispositions qu'elle montra dans cette période difficile, Octave visita régulièrement Beltranne quand elle se trouvait alitée elle aussi, pour une toux, une grippe ou une fatigue passagère qui la prenait un peu trop souvent.

Octave était un brave garçon, dur au mal et vaillant au travail. Les seuls moments de détente qu'il se réservait étaient ceux passés auprès de sa belle qui aimait le rencontrer

tous les jours à l'ombre d'un arbre ou appuyée à une meule de foin, quand ce n'était pas à son chevet.

Le temps s'écoulait doucement pour les tourtereaux qui en profitaient pour rire et se repaître de ce détachement propre aux jeunes de leur âge.

Une telle insouciance ne pouvait durer toute leur vie.

Un soir, alors que la soupe chaude était prête à être servie, Beltranne ne vit pas son père revenir des champs quand que le vingtième coup à l'horloge comtoise vint à sonner. Elle reposa le couvercle en fonte et se frotta les mains vigoureusement sur son tablier comme pour conjurer le mauvais sort. A ce moment précis, elle se doutait qu'une chose terrible avait dû se passer, sans qu'elle sache pourquoi.

Pour se donner du courage, elle se mit à parler fort, pour meubler le silence et chasser les pensées négatives « Bon sang, la nuit est tombée et tu n'as rien à faire dehors à cette heure ! Il est grand temps que tu rentres mon petit papa ! »



Beltranne crut entendre un bruit sur le seuil de la maison, sans aucun doute était-ce son père qui se frottait les pieds sur le paillason. Elle sourit de soulagement « Ah quand même te voilà, tu m'as fait peur ! »

Mais la porte ne s'ouvrait pas alors que le silence pesant venait à nouveau d'envahir la cuisine. La jeune fille se dirigea d'un pas franc vers l'entrée pour s'assurer que son parent l'attendait et que peut-être il était là, en train de prendre son temps, comme il le faisait parfois quand la température était agréable et la lune bien visible.

Car son père croyait fermement que l'astre de la nuit avait des vertus formidables qui lui apporteraient forcément longue et heureuse vie et qu'il lui suffisait de l'observer surtout les soirs où elle était pleine, pour que ses bienfaits l'atteignent à coup sûr.

Mais aujourd'hui, ce n'est pas la pleine lune, de plus, les nuages tapissent, depuis la fin de l'après-midi, un ciel perturbé et noir. Beltranne s'empare de la poignée et ouvre la porte « C'est toi papa ? » Elle n'a pour réponse que la réception humide de quelques gouttes sur son visage. La pluie s'invite ce

soir, ce qui n'est pas pour plaire à la jeune fille qui sent grandir en elle cette sourde inquiétude.

« Père ! » Elle crie, mais n'obtient rien en retour. Alors, munie d'une lanterne, elle décide de s'avancer dans cette nuit d'encre et sous les ondées qui redoublent. « Papa ! » Beltranne hurle son désespoir qui déchire un instant la noirceur mouillée et profonde, mais elle n'a comme réponse que le bruit des gouttes auxquelles se joignent les larmes qui commencent à noyer ses yeux.

« Papa ! » Ce n'est plus un cri qui s'échappe de ses lèvres, mais un râle, celui d'une jeune femme résignée à ne pas voir son père donner signe de vie.

## **Beltran**

Elle n'a pas bu sa soupe ni trempé son pain dans le potage ce soir, non, Beltranne est trop stressée.

Alors que la nuit est bien avancée et qu'elle reste seule avec son angoisse, la jeune fille qui n'a pas encore dix-sept ans, ne sait pas quoi faire.

Sa santé n'étant pas des meilleures, elle sent autour d'elle que les murs bougent, son cœur s'emballe parfois et sa tête tourne. Elle a peur, d'une peur viscérale, celle qui ne permet pas de réfléchir, celle qui fait passer des nuits blanches et qui provoque des nausées.

Certaine, à présent que minuit vient de sonner et que son père ne rentrerait pas, elle se met à pleurer sur la table de la cuisine. Elle sait que la ferme est trop éloignée de toute vie pour demander secours à ses voisins. Elle risquerait de se perdre dans la nuit...

Ce n'est qu'au petit matin, alors qu'elle a passé la nuit la tête sur ses bras, qu'elle se réveille. Beltranne embrasse du regard la cuisine qui dort encore. Le tic tac de la pendule attire son attention, il est cinq heures.

Dehors, une faible lueur lui indique qu'il ne devrait pas tarder à faire jour.

« Papa, tu es rentré ? » Beltranne ose poser la question en se levant. Elle se dirige vers la chambre à coucher de son père, tape doucement à la porte, elle est pleine d'espoir, mais n'obtient aucune réponse.

La poignée tourne facilement, libérant le passage. Le lit est vide, les volets ouverts. Les yeux emplis de larmes, c'est pour la première fois de sa vie que la jeune fille prend une décision de femme.

Beltranne enfle ses bottes, car la pluie de la nuit a certainement rendu l'accès au champ difficile. Elle met son manteau d'un geste rapide et assuré puis sort de la ferme, avec la solide intention de retrouver son père.

Le vent humide de cette fin d'automne est désagréable, l'hiver sera rude, c'est sûr.

Il ne lui faut pas beaucoup de temps pour scruter l'horizon et remarquer une forme sombre, couchée là-bas, au milieu du pâture. Elle se précipite, le souffle court, les oreilles bourdonnant. A plusieurs occasions, elle manque de se prendre dans sa robe et tomber, mais la peur lui donne des ailes. A

peine arrivée près de la masse qui gît, elle se jette au sol « Papa, non, ce n'est pas possible ! » Face à la terre qu'il a tant aimée, le paysan ne respire plus depuis plusieurs heures. Son teint terne et ses yeux clos ne laissent à sa fille aucun doute sur son état. Beltran a succombé hier, en travaillant au champ. La pluie, comme pour laver le corps de son père, se met à tomber avec une violence inouïe, mais l'adolescente n'en a cure. Elle pleure la perte d'un être cher, la seule personne de sa famille qui lui restait encore.

Les jours qui suivirent, Beltranne les passa chez les Briec. Octave n'eut aucun mal à convaincre ses parents d'accueillir la demoiselle éplorée dans leur foyer.

Dans la journée, le garçon travaillait aux champs et s'occupait des bêtes, pendant que Beltranne reprenait un peu goût à la vie en aidant à la ferme. Madame Briec était une femme forte et réfléchie qui commandait tout le monde, mais avec un savoir-faire tel que chacun exécutait ses ordres comme un service. L'orpheline en oublia presque l'exploitation familiale.

Ce n'est que plusieurs semaines après l'enterrement de Beltran, où tout le village put montrer sa solidarité, que Maryse, la mère d'Octave, lui proposa d'accompagner Beltranne dans la propriété de son père pour y faire un peu de ménage et voir si tout allait bien. Robert, sur les conseils de sa femme, s'y était rendu tous les jours, pour s'occuper des bêtes de Beltran, en plus de son travail.

Le retour au bercail fut un instant très pénible pour les deux jeunes. Après qu'Octave eut arrêté la charrette devant la ferme, il se précipita pour aider son amie à descendre. Debout face à sa propriété, Beltranne regarda un long moment ce qui fut son passé. Elle retint avec difficulté des larmes qui insistaient pour couler le long de ses joues. C'est à ce moment-là qu'elle prit conscience que son enfance avait disparu à tout jamais.

Dans la boîte aux lettres, Gaspard, le facteur, avait laissé un pli du notaire. Sans doute était-elle là depuis quelques jours, car les inscriptions de l'adresse étaient en partie effacées par l'humidité ambiante.

Maître Vinard lui disait qu'il souhaitait la rencontrer afin d'effectuer le nécessaire à la succession de son père.

« Nous irons cet après-midi, je t'accompagnerai avec la charrette. Tu peux compter sur moi ! » Elle le savait bien que son Octave était toujours prêt pour elle. Beltranne lui sourit, pour la première fois depuis plusieurs semaines. Le jeune garçon, en retour, lui déposa un baiser qui en dit long sur sa volonté d'alléger sa peine. Alors qu'il s'avavançait vers la bâtisse, la demoiselle lui glissa une main dans la sienne et c'est comme deux amoureux qu'ils entrèrent dans la demeure du père Beltran.

La jeune femme se surprit à donner des conseils à Octave « Tiens, tu peux déplacer la table et les chaises, je te prie, j'aimerais nettoyer le sol. » Et pendant qu'il s'exécutait, elle sortit pour remplir un seau à la source qui coulait au pied de la maison.

Elle se mit à nettoyer, ranger, briquer la ferme familiale comme pour la laver de son passé encore bien trop présent. Octave aidait de son mieux. C'est lui qui prit quand même

la décision d'ouvrir la porte de la chambre du père. Il s'occupa des volets et laissa la fenêtre grande ouverte malgré la fraîcheur matinale.

Quand il se retourna, Beltranne se tenait dans l'embrasure de l'entrée, submergée par les souvenirs de son enfance terminée. Il ne sut pas quoi faire, mais la sympathie si profonde qu'il lui portait depuis tant d'années fut la plus forte. Il s'approcha doucement de son amie et la prit dans ses bras. Elle se laissa faire, puis se mit à pleurer, ce qui ébranla l'assurance qu'Octave avait tant de mal à laisser paraître.

Puis, comme si un étrange miracle avait eu lieu, les deux enfants se retrouvèrent sur le lit de Beltran, les recevant comme une promesse d'un futur heureux. Les deux amis se laissèrent aller à leurs instincts et devinrent ainsi les plus beaux des amants.

Après de longs ébats, c'est gênés qu'ils s'assirent au bord du lit. Octave bafouillait « Je suis désolé, je ne voulais pas. » Tout aussi ennuyée, la jeune femme n'avait rien à ajouter, elle se mit à sourire comme elle se plaisait à le faire quand son père lui adressait la parole. Elle se pencha sur son ami devenu son amant et ne trouva rien de mieux à lui



dire que « Mon cher Octave, maintenant que nous avons couché, il va falloir nous marier ! »

Octave n'en croyait pas ses oreilles. Les yeux grands ouverts, il regardait Beltranne, la bouche ouverte sans qu'aucun son n'en sorte. Alors la jeune aimée reprit la parole « Nous n'avons rien fait de mal, mon père m'a dit maintes fois que je devais t'épouser, car tu serais un bon mari. D'après moi, il avait raison. Qu'en penses-tu ? »

Beltranne s'était levée, elle se tenait maintenant debout devant le fermier encore interdit par la réaction inattendue de son amie. Elle décida une nouvelle fois pour eux deux. Elle lui tendit la main et annonça « Ce midi nous déjeunerons ici, puis nous irons voir ce notaire qui a tant de choses à me raconter. » Le visage rayonnant, elle embrassa à nouveau Octave toujours sans voix, dévorant des yeux la belle jeune femme qui venait de se charger des rênes de son destin.

